



LITTÉRATURE

Têtes d'affiche et nouveaux talents: la rentrée littéraire se dévoile

Un livre est toujours une promesse de temps à la fois à soi et partagé, de temps dilaté, multiplié. De bonheur en somme. Alors quand vient, à la fin août, ce moment si particulier de la rentrée littéraire, flotte un air de fête qui fait pétiller les yeux de tout amateur et amatrice de lecture.

Particularité française, la rentrée littéraire est un phénomène qui pourrait se comparer à une marée haute: de fin août à fin octobre, le nombre de parutions enfle d'un coup. On parle du nombre de titres comme on mesurerait la hauteur d'une crue. Pour 2024: 459 livres, selon les chiffres donnés par le magazine professionnel *Livres Hebdo*, soit à peu près le même nombre qu'en 2023, loin des fièvres des années 2010 avec des pics à 700 ouvrages.

Les livres de fiction sont en première ligne mais les genres se croisent aujourd'hui, s'hybrident de plus en plus. Entre romans, récits personnels, fouilles dans l'archéologie familiale, poésie, journal, biographies de personnages célèbres, les frontières sautent. C'est pourtant bien l'étiquette de roman que les maisons d'édition aiment apposer sur ces métissages comme pour dire que l'essentiel est le voyage (l'exploration du monde, de soi-même), le moyen de locomotion (la littérature) et pas la destination.

L'expression «rentrée littéraire» appelle évidemment aussi les analogies avec le monde scolaire. Et s'il fallait une explication à cette curiosité économique (comment parvenir à

bien mettre en valeur; à bien vendre, autant de livres dans un temps si court?), elle se trouve précisément dans ces concours que sont les prix littéraires majoritairement organisés en automne.

Les plus anciens et prestigieux, (Goncourt, Femina, Renaudot, Grand Prix de l'Académie française, etc.) sont nés au tout début du XX^e siècle quand l'essor de l'édition grand public a coïncidé avec la floraison des grands titres de presse et la démocratisation de la lecture. Il s'agissait alors, déjà, d'attirer l'attention des journalistes et des lecteurs potentiels. Cent ans plus tard, rien n'a vraiment changé si ce n'est la concurrence de l'ultra-connexion numérique qui rend peut-être encore plus nécessaire une massive mise en lumière des livres, une fois par an.

Quelles sont les tendances?

D'où vient cette habitude d'aborder les arrivages de livres de la même façon que les collections de mode? De la saisonnalité de ces deux mondes? Quelles sont les tendances de cette rentrée littéraire 2024? s'impose ainsi comme la question incontournable. Va-t-on vers le court, le réconfortant, les couleurs vives ou à l'inverse note-t-on un besoin de longueurs, de teintes sombres, de formats déstructurés?

Rappelons d'abord une constante qui traverse les années: une des matières préférées des écrivaines et écrivains pour tailler leurs histoires est la famille, sous toutes ses formes et par tous les angles. L'année 2024 ne dé-

roge pas à la règle. Depuis #MeToo en 2017, les livres se font aussi naturellement l'écho de la libération de la parole sur les abus et les discriminations, et la veine féministe continue de parcourir la littérature mondiale. Un personnage aussi s'invite de façon récurrente: le dérèglement climatique.

Quelles sont les têtes d'affiche?

De nombreuses plumes reconnues, primées et largement traduites captent les regards en ce début de saison comme Maylis de Kerangal (*Corniche Kennedy, Naissance d'un pont, Réparer les vivants*) qui revient au Havre, sa ville natale, et à la mer, avec *Jour de ressac* (Verticales) où son écriture ample, rythmée comme une houle, sert l'enquête intime d'une femme sur les traces de son passé. Après le succès de son premier roman, *Petit Pays*, inspiré de son enfance au Burundi, Gaël Faye signe *Jacarana* (Grasset), une fresque familiale au Rwanda, pays de sa mère, des origines du génocide à aujourd'hui.

Famille encore, écartelée, enfance qui bascule, un jour d'été: sous la plume de Gabriella Zalapi, l'ellipse devient un levier poétique. Après *Antonia* en 2019 puis *Willibald* en 2022, *Ilaria* suit l'errance, sur les routes italiennes, d'une petite fille kidnappée par son père. Autre auteur phare des Éditions Zoé, Michel Layaz, dans *Deux filles*, place un père devant le choix de sa fille d'avoir un enfant avec une autre femme. Après son Prix suisse de littérature en 2023



pour *Galel*, Fanny Desarzens capte le passage du temps et des générations dans la Suisse rurale avec *Ce qu'il reste de tout ça* (Slatkine). Dans *La Ferme du Paradis* de Bernard Comment, la frontière, entre la France et la Suisse, entre le Doubs et l'Ajoie, est une ligne à haute tension qui parcourt les générations. Bruno Pellegrino, lui, nous emmène dans la lumière romaine avec *Les Bouches*, portrait de la sculptrice Lou Masduraud et de leur amitié (Art & Fiction).

Depuis *Meursault, contre-enquête* (*L'Étranger* de Camus revisité depuis le point de vue du frère du personnage anonyme de «l'Arabe»), Kamel Daoud est une voix qui compte notamment par ses tribunes sur l'islamisme. Dans *Houris*, il revient sur la guerre civile algérienne des années 1990 par la voix d'Aube, jeune femme rendue muette par les sévices subis. Pilier des rentrées littéraires, Alain Mabanckou (*Petit Piment, Mémoires de porc-épic*) fait le portrait très personnel d'Angela Davis, figure du mouvement des droits civiques aux États-Unis, dans *Cette femme qui nous regarde*.

Portrait toujours avec celui de sa mère par Julia Deck, révélée avec *Viviane Elisabeth Fauville* en 2013. Reine de l'écriture «à l'os», la romancière change de registre avec *Ann d'Angleterre* (Seuil), une enquête familiale menée à la première personne. Tel un Nestor Burma qui ne cesserait de pister le réel, Grégoire Bouillier s'immerge cette fois-ci dans *Les Nymphéas* de Claude Monnet, déterminé à comprendre, avec *Le Syndrome de l'Orangerie*, le malaise qui sourd selon lui de la grande toile du maître.

Enfin, une rentrée ne serait pas tout à fait une rentrée sans Amélie Nothomb qui publie un livre par an depuis *Hygiène de l'assassin* en 1992. Le millésime 2024 revient au Japon, une de ses meilleures veines, avec *L'Impossible Retour*.

En littérature traduite, Peter Stamm lance une jeune documentariste sur les traces d'un écrivain célèbre. Entre Paris et la Suisse, chaussetrapes et fausses pistes, *L'Heure bleue*, comme souvent chez l'auteur zurichois sème le trouble entre fiction et réalité. En allemand également, traduit par Christian Viredaz, Francesco Micieli parvient à transcrire le désarroi d'une génération face à la bascule du climat, avec le polyphonique *Si les forêts nous quittent* (Hélice Hélas). En langue anglaise, Rachel Cusk (*Arlington Park*), connue aussi pour ses récits sans fard sur la maternité, revient cette rentrée avec *Parade* qui entrecroise plusieurs destinées d'artistes. Très attendu aussi, *Un Jour d'avril* (Seuil) de Michael Cunningham, Prix Pulitzer pour *Les Heures*, tient la chronique du délitement d'un couple à Brooklyn.

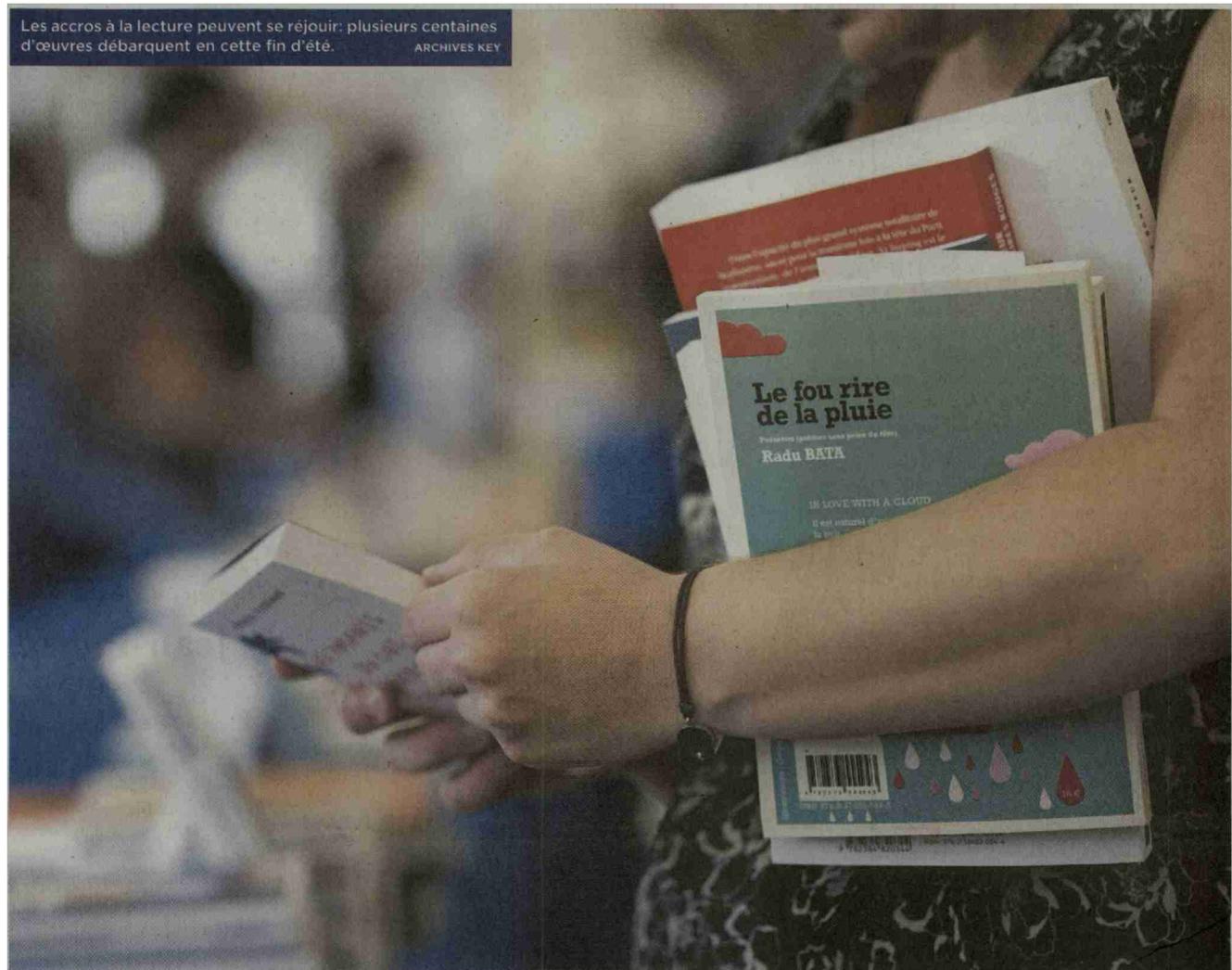
La littérature italienne est toujours très présente avec notamment *Les Merveilles* qui démarre dans les années 1980 et où Viola Ardone, au travers du personnage lumineux de Mutti, revient sur l'enfermement des femmes en hôpital psychiatrique sur le seul motif de ne pas correspondre aux normes sociales et religieuses. Après le succès de *Je chante et la montagne danse* (traduit en 27 langues), la

poétesse catalane de 34 ans Irene Solà propose *Je t'ai donné des yeux et tu as regardé les ténèbres*: dans un mas de montagne, une femme «exagérément âgée» se prépare à mourir tandis que veillent autour d'elle toutes les femmes qui sont nées et mortes entre les murs de l'antique maison. «Autobiographie morcelée», bouts de journal intime, nouvelles: Pedro Almodovar s'invite dans la rentrée avec *Le Dernier Rêve*, un recueil de textes écrits entre la fin des années 1960 et aujourd'hui et où imaginaire, vie et cinéma s'interpénètrent sans cesse.

Premiers romans: quelles sont les pépites?

Parmi les autrices et auteurs qui font leurs débuts en 2024, Olimpia de Girolamo, Napolitaine devenue Tessinoise, lance la narratrice de *Tout ce que nous avons été* (La Veilleuse) à la recherche d'un père subitement disparu dans les profondeurs de Naples tandis que la chaleur aiguise les sens et le sentiment de solitude. De père iranien et de mère roumaine, Marie Khazrai remonte la lignée maternelle pendant un séjour de six jours en Roumanie avec l'électrique *Poupées roumaines* (Les Avrils). Félicia Viti déroule dans une urgence inflammable une passion entre deux femmes à Paris dans *La Fille verticale*. Une soirée d'été qui glisse entre les doigts de personnages en rade: la langue déployée par Célestin de Meeûs dans *Mythologie du .12* retient immédiatement l'attention.

LISBETH KOUTCHOUMOFF ARMAN, *Le Temps*



“ **Une rentrée ne serait pas tout à fait une rentrée sans Amélie Nothomb qui publie un livre par an depuis Hygiène de l'assassin en 1992.**